

Voyages intergalactiques d'un petit garçon dans une salle à manger

Thomas Pesquet est né le 27 février 1978 à Rouen. Son papa, Benoît, enseigne les mathématiques dans le collège de la petite commune d'Auffay à 45 kilomètres de la cité normande. Sa maman, Chantal, est institutrice à l'école primaire du village qui s'appelle désormais Val-de-Scie. C'est là, au cœur du Pays de Caux, que le petit Thomas, son grand frère Baptiste et leurs parents habitent une grande maison au toit d'ardoise.

Chaque jour, le petit Thomas, son cartable sur le dos, marche quelques minutes pour aller à l'école dans la rue Jules Ferry. Il passe insouciant devant les jolies maisons traditionnelles aux murs de briques et de torchis. Ensuite c'est la mairie puis le jardin public.

En regardant vers la pointe du clocher de la Collégiale qui culmine à 77 mètres d'altitude, il ne se doute pas un seul instant que quelques dizaines d'années plus tard, il verra le village à travers le hublot d'une station. Il ne peut pas imaginer qu'une fois adulte, il reviendra ici même pour couper le ruban bleu blanc rouge du désormais « jardin public Thomas Pesquet ».

Non, en ce milieu des années 1980, le petit Thomas va simplement à l'école et il sait qu'après avoir passé sa journée devant le tableau dans la salle de classe, il pourra enfin, juste après le goûter, prendre place dans la jolie fusée fabriquée par son père. Une vraie navette spatiale constituée de cartons de différentes tailles pour la carlingue et le cockpit. Rien n'est laissé au hasard, avec des coussins sur le poste de pilotage où sont dessinés soigneusement des boutons multicolores à faire pâlir d'envie les directeurs de vols spatiaux de la NASA. C'est dans cette navette de fortune et non homologuée, en dépit de l'importantissime label « made by Dad » (créée par Papa) qu'il va vivre mille aventures et découvrir des contrées à des années-lumière de la Terre. Il emmène avec lui ses peluches dans son équipage d'explorateurs sans se douter là encore que bien des années plus tard ce sera une autre peluche, simplement reliée à un fil, qui en se mettant à flotter tout d'un coup dans l'espace exigu d'une cabine Soyouz donnera le signal aux astronautes, assis en position fœtale dans des fauteuils, qu'ils sont désormais en apesanteur. Une

tradition des cosmonautes russes qui remonte aux temps héroïques de la conquête de l'espace dans les années 1950 en ex-Union Soviétique et que Thomas, devenu grand, fait perdurer lors de ses départs en fusée comme tous les astronautes qui font preuve de beaucoup d'imagination pour trouver La Peluche qui n'est jamais partie dans l'espace.

Étrange et singulier tout de même de pouvoir glisser cette expression à la fin d'un repas entre amis : « Bon demain je pars en fusée vers l'espace ! ». Pourtant, Thomas Pesquet est un des rares hommes et femmes sur la planète à pouvoir la prononcer lorsqu'il quitte pour de vrai l'amour de sa vie, sa famille et ses amis. N'oublions pas qu'il a décollé à deux reprises. La toute première fois, c'était donc dans un vaisseau russe qui malgré des améliorations technologiques importantes était un descendant direct des capsules conçues par les ingénieurs « camarades » de l'Union Soviétique.

D'ailleurs, même si l'Union Soviétique n'existe plus, le mot Soyouz, lui, a résisté au changement. Dans la langue russe il signifie « union ».

Le véritable concepteur de cette capsule aujourd'hui mythique s'appelle Sergueï Korolev. Pour beaucoup de spécialistes de l'histoire spatiale, il est maître d'œuvre du programme spatial soviétique qu'il enclenche à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ce brillant ingénieur aéronautique ukrainien supervise le premier vol d'une fusée R1 le 10 octobre 1948 puis il invente la fusée qui place le tout premier satellite en orbite en 1957. Après le programme Spoutnik (compagnon de route), il initie

celui du *Soyouz* et il travaille sans relâche sur différents projets de conquête spatiale jusqu'à sa mort en 1966. Un an après son décès, le premier lancement d'une capsule Soyouz le 21 avril 1967, se solde par une catastrophe. La première dans la conquête spatiale. Le cosmonaute Vladimir Komarov reste prisonnier de son vaisseau pendant la descente vers la Terre après un vol orbital. Les deux parachutes ne s'ouvrent pas et *Soyouz 1* s'écrase au sol.

En tous les cas, à 6 ans, Thomas n'en est pas encore à ces considérations géopolitiques lorsqu'il coupe le contact de sa fusée pour aller manger dans la cuisine. Il ne peut pas non plus imaginer en saisissant sa fourchette que bien des années plus tard il passera des heures et des heures à apprendre la langue russe, son alphabet de 33 lettres et ses nombreuses sonorités aussi éloignées de l'accent normand que la Terre de la planète Mars.

Chaque soir, ses parents lisent des bandes dessinées à leurs deux garçons. Parmi les préférées de Thomas, un certain « Objectif Lune » d'Hergé avec la magnifique fusée rouge et blanche à damier en couverture. Longtemps après, il s'est souvenu quasiment éprouver la même admiration devant la fusée *Soyouz* sur son pas de tir lorsqu'il l'a vue pour la toute première fois en arrivant dans le cosmodrome de Baïkonour.

Avec leurs parents, le marché était simple et clair. « Vous travaillez bien à l'école et nos règles de vie sont relax ». Un message entendu 5/5 par Thomas et son grand frère qui gardent de ces années d'enfance du primaire au collège des souvenirs heureux.

En 1991, il décroche le titre de champion de Seine-Maritime de Judo. Ce sport ne va cesser de l'accompagner dans sa vie tout comme sa ceinture noire qui fera partie de chacun de ses voyages spatiaux. Bien après ce titre conquis l'année de ses 13 ans, Thomas a pu se mesurer le temps d'un combat amical avec Teddy Riner, légende française du judo mondial. Pour l'occasion, le quotidien *L'Équipe* a réuni les deux hommes en leur demandant d'échanger leurs « tenues de travail », le temps d'une photo en novembre 2016. Une combinaison bleue d'astronaute pour Riner et un kimono blanc de judoka pour Pesquet. Un combat pour « de faux », mais une vraie complicité entre les deux hommes.

Thomas Pesquet est un véritable passionné de ce sport martial au point que juste après son premier séjour dans l'espace, il participe à une rencontre organisée par le cercle des ceintures noires de la Fédération française de judo.

Seul sur scène, face à plusieurs centaines de judokas et judokates, il raconte son séjour spatial.

— J'étais la seule ceinture noire à bord alors attention hein ! lance-t-il comme une boutade au public qui éclate de rire.

Il précise ensuite que même si son collègue et ami russe Oleg Novitski n'a peut-être jamais fait de judo, « il ne s'y froterait pas ! ».

Entre 1994 et 1996 juste après avoir terminé ses quatre années au collège, Thomas rejoint le lycée

Jehan Ango de Dieppe d'abord pour sa seconde puis une première et une terminale scientifique. Un « Bac S » comme on disait à l'époque. Autant le préciser tout de suite, il décroche sans trop de problème son diplôme avec une mention bien.

De cette époque il se souvient aussi d'une honorable dix-neuvième place lors du cross du lycée avec toutefois « une horrible coupe de cheveux trop ringarde ! », lors de son retour triomphal dans le lycée normand le 12 octobre 2017.

C'est par ces mots teintés d'humour qu'il commente les photos que lui tendent des élèves qui ont retrouvé des archives compromettantes sur les années lycée de l'astronaute.

Il évoque aussi, avec sérieux cette fois, ce professeur de maths, dont il garde encore en tête la formule que ce dernier aimait à répéter durant ses cours de terminale :

— L'important ce n'est pas le résultat, mais le raisonnement qui y mène.

La musique est également un élément important dans la vie de Thomas Pesquet. Elle l'accompagne toujours et il a très vite eu envie d'apprendre à jouer d'un instrument.

Ainsi après l'école, Thomas passe de longues heures à apprendre le solfège pour pouvoir jouer de son instrument favori : le saxophone alto.

Il fait ses gammes dans les salles du conservatoire à rayonnement départemental Caux, Vallée de la Seine en Normandie. Il suit des cours durant 8 ans et l'on

comprend pourquoi aujourd'hui il maîtrise aussi bien cet instrument y compris en flottant dans l'espace.

Lors de son retour dans sa Normandie natale en octobre 2017, il a retrouvé son ancien professeur de saxo et ensemble ils ont interprété l'air de joyeux anniversaire à Oleg Novitski qui était également du voyage. Le cosmonaute russe fêtait ce jour-là, en France, ses 46 ans.

Pour compléter le tableau des activités extrascolaires du jeune Thomas Pesquet, il faut enfin ajouter à une longue liste, la natation. Il a passé des heures et des heures dans les couloirs de nage des piscines municipales et aussi participé à des matchs endiablés de basket. « LE » sport qu'il affectionne encore aujourd'hui tout particulièrement :

— Je suis devenu astronaute par dépit car moi je rêvais de devenir un basketteur professionnel, confesse-t-il.

— Je ne rêvais pas d'être normand mais plutôt américain. Noir américain. Je voulais mesurer au moins deux mètres et être une star de la NBA : En fait je rêvais vraiment de m'appeler Michael Jordan ! assène-t-il dans un éclat de rire.

Il se souvient des longues soirées où il rejoignait l'un de ses amis de classe ayant le décodeur de Canal+ qui était à l'époque le seul moyen pour pouvoir regarder un match de basket à la télévision. Plus tard, avec ses collègues astronautes américains, il a aussi souvent vibré devant des matchs des Chicago Bulls ou des Lakers, tout en gardant un œil attentif sur le basket français. Lorsqu'il avait douze ou treize ans, il a d'ailleurs croisé sur un parquet lors d'un match, un

joueur qui allait devenir une légende tricolore avec son numéro 9 sur le maillot : Tony Parker.

Avec du recul, Thomas Pesquet estime que toutes ces activités de jeunesse ont largement contribué à ce qu'il est devenu. Il a une formule qui en dit long sur leur importance dans sa vie professionnelle :

— J'ai largement rempli avec toutes mes passions ce que l'on appelle « le bas du CV ». Toutes ces indications qui sont autant d'indices sur votre personnalité.

Une formule qu'il n'hésite pas à répéter chaque fois qu'il rencontre des jeunes dans les établissements scolaires :

— Les connaissances académiques ne sont pas les seules que l'on doit acquérir, il faut aussi s'engager dans des associations et des clubs sportifs. C'est ainsi que l'on peut développer un véritable esprit d'équipe et avoir confiance en soi. Alors tentez vos expériences, dites-vous que tout est possible !

Fort de cette philosophie qu'il se forge au fil des années en grandissant, Thomas souffle une à une les bougies de ses anniversaires jusqu'à ses 18 ans. Un premier cap. L'année 1996 pointe le bout de son nez dans la campagne normande.

Dans la maison de la famille Pesquet, la petite navette en carton a laissé place depuis bien longtemps à des grands posters de l'espace sur les murs de la chambre de Thomas.

Les affiches de films de science-fiction cohabitent avec les posters de stars du basket au-dessus de son lit.

Pour autant, le jeune Thomas est encore loin d'imaginer qu'il s'est mis en route vers son destin d'astronaute. Juste après son bac scientifique, entre 1996 et 1997 il s'inscrit dans une classe préparatoire maths sup maths spé dans le lycée Pierre Corneille de Rouen. Deux années scolaires difficiles pour lui, tant le rythme de travail est important.

Ses professeurs se souviennent d'un élève qui n'avait quasiment aucune faiblesse :

— Ce qui est impressionnant c'est l'équi-répartition de ses qualités. Il était simultanément bon en maths, bon en physique, bon en lettres, bon en musique et bon en sport. Il faut ajouter qu'il était très serein, se souvient Olivier Decultot, son professeur de mathématiques.

Thomas prend conscience durant ces deux années passées à Rouen des ses possibilités et de son aptitude au travail intensif :

— Je n'étais pas le meilleur de la classe mais j'étais sans doute celui qui travaillait le plus !

Après ce cursus scolaire couronné de succès, son objectif reste inchangé : piloter. Depuis qu'il a vu *Top Gun* au cinéma avec Tom Cruise lorsqu'il était plus jeune, c'est presque une évidence pour lui, mais un détail le chiffonne tout de même... Il n'a pas du tout envie, à l'époque, de s'engager dans l'armée. Pourtant, en 2018, il va marcher dans les pas de Maverick, surnom du héros du film et pilote surdoué interprété par Tom Cruise en prenant le manche d'un avion Rafale à l'occasion du 14 juillet :

— J'ai déjà survolé Paris de très haut, il me restait à le faire de très bas, se réjouit-il dans le magazine

Paris Match en posant en combinaison kaki de pilote de chasse sur la base aérienne de Mont-de-Marsan dans les Landes.

C'est d'ailleurs sur cette base que, quelques mois auparavant, il a remis les diplômes du Brevet d'Initiation à l'Aéronautique (BIA) à une vingtaine de collégiens et de lycéens. Thomas est le parrain de la cinquantième promotion du BIA et prend ce rôle au sérieux :

— J'espère que ça va les pousser à donner le meilleur d'eux-mêmes et à ne surtout pas se censurer. Le plus grave à leur âge c'est de se dire non je ne pourrais jamais y arriver... ce n'est pas pour moi... Si le fait que je sois leur parrain participe à créer des vocations, j'aurai réussi ma mission, explique-t-il lors de sa venue dans les Landes.

Mais avant son voyage dans les Landes en 2018, retour dans le passé. Cap sur « l'après Prépa » en cet été 1997. Il prend la grande décision de quitter pour la première fois sa Normandie natale et de mettre le cap au Sud. Direction Toulouse. Il va vivre ce qu'il appelle encore aujourd'hui « les plus belles années de sa vie » au sein de l'école d'ingénieur aéronautique SupAéro, la plus prestigieuse école de cette spécialité dans le monde.